

T 590, 3

Le Petit ruban rouge

Au temps passé, l'armée française eut à soutenir une guerre en Espagne. Un officier français, ayant rang de capitaine faisant partie de cette expédition, laissa en France sa femme et un petit garçon. Durant le cours de cette campagne, il ne put faire parvenir aucune nouvelle à sa femme de sa situation. L'ennui chargea cette dernière. Un jour, elle dit à son fils :

— Nous sommes sans nouvelles de ton père. Allons le voir et nous saurons pourquoi il garde un tel silence.

L'enfant, joyeux, dit aussitôt :

— Oui, maman, partons !

Ils [2] se mirent en route ; lorsqu'ils eurent franchi plusieurs étapes, tout en arrivant sur le sommet d'une montagne, l'enfant aperçut sur la route un petit ruban rouge qu'il ramassa. Sa mère lui dit :

— Laisse donc, mon enfant, ce ruban. Ce n'est utile à rien.

Malgré la défense de sa mère, le petit garçon s'obstina à le garder. La mère n'y fit plus attention. L'enfant le mit autour de son bras et aussitôt, il fut doué d'une force surhumaine, sentant bien qu'il pourrait briser tout ce qui chercherait à lui nuire.

Se sentant pris¹ de fatigue, ils furent demander à loger dans une maison qui se trouvait un peu éloignée du hameau. Cette maison était le patrimoine d'une pauvre femme veuve qui subissait malgré elle de donner asile à des bandits.

— Hélas ! dit la pauvre veuve, Madame, vous me demandez à loger ; vous ignorez donc que ma maison est un repaire de voleurs !

— Que n'importe, dit l'enfant ; donnez-[3] nous asile pour la nuit et ne craignez rien.

— Mais, mon petit ami, ils te tueront du premier coup.

Enfin cette femme leur dit :

— Entrez, mais je ne réponds de rien.

La pauvre veuve les hébergea le mieux qu'elle put et leur donna pour passer la nuit une petite chambre au premier dont l'accès était très difficile, pensant bien que ces cruels bandits n'iraient pas flairer cette proie dans un endroit aussi caché. Mais pour des voleurs, toutes les issues d'une maison sont vite connues. Ils demandèrent à leur hôtesse quels étaient donc ces voyageurs qui occupaient une telle chambre.

— Ah ! dit-elle, c'est une femme et un petit garçon à qui j'ai donné asile pour la nuit. Je vous prie de ne pas troubler leur repos.

Pour un voleur, rien n'est à respecter. Le chef de la bande dit :

— Je vais leur rendre visite et s'ils ne me reçoivent pas bien, je les assomme tous les deux.

L'enfant, entendant cette histoire, dit en lui-même : « Viens, je t'attends ! ».

Aussitôt le bandit escalada à l'aide d'une échelle [4] la demeure de notre jeune hercule qui le reçut tellement bien qu'il ne put donner de nouvelles à sa bande de sa déception. Les autres, ne le voyant pas revenir, allèrent voir ce qu'il faisait ; au lieu d'un homme, ils trouvèrent un cadavre.

La rage s'empara de ces forcenés ; ils tentèrent de trouver le moyen d'attraper l'enfant et de satisfaire leur insatiable vengeance. Mais le petit ruban lui donnait une telle force qu'il

¹ Ms : épris.

fit passer tous ces bandits du séjour de la vie au trépas. La maîtresse de la maison se jeta aux pieds de l'enfant, le remerciant de la délivrance qu'il venait de lui faire.

— Ah ! Madame, dit-il, [si] la police ne continue pas à être ...², vous vivrez tranquille sur le sort des bandits.

Ils se rendirent donc en Espagne et l'orgueil de la mère leur fit demander à loger dans un beau château. Mais, malheureusement, il se trouva fréquenté par le diable qui, de concert avec la femme, cherchèrent le moyen de perdre l'enfant, car pendant [5] son sommeil, ils lui levèrent doucement le bras et lui retirèrent le petit ruban rouge et, comme David, quand on lui [eut] coupé ses cheveux, sa force disparut.

Le lendemain matin, la mère feignant d'être malade, demanda de l'eau d'une certaine fontaine pour se guérir, toujours dans l'idée de faire périr son enfant, car la fontaine était gardée par trois bêtes féroces, telles que le lion, le tigre et la panthère.

L'enfant, qui ne se doutait de rien, partit aussitôt, mais dans son chemin, une bonne vieille vint à lui et lui dit :

— Mon fils, votre mère croit vous perdre, mais tenez, voici trois morceaux de pain que vous leur donnerez à chacun, et aussitôt, ils vous seront soumis.

Telle que fut la prédiction de la femme, la chose lui arriva. Les animaux vinrent à lui et il leur donna à chacun son petit morceau de pain et ils lui témoignèrent leur [6] reconnaissance.

L'enfant prit de l'eau et revint à la maison. Quand sa mère le vit, elle fut très surprise de le voir vivant.

— Comment faire ? dit-elle.

Mais le mauvais génie qui l'accompagnait lui dit :

— Je sais bien un autre moyen de le perdre ; il faut l'envoyer dans ce château chercher du fruit où il ne manquera pas d'y trouver la mort, car trois géants qui l'habitent le tueront sans doute.

L'enfant fut commandé³ et il partit.

— Cette fois-ci, il est perdu, dit-elle.

Mais ses trois compagnons le suivirent. En arrivant dans ce château, il trouva une table bien dressée ; il s'y assit et dîna bien. Et après, il s'endormit. Le géant vint, croyant le tuer, mais le lion le prit entre ses dents et le déchira en lambeaux. Ainsi fut fait des autres [géants]. Alors il se promena dans le château en maître. Il trouva une charmante fille qui était prisonnière.

— Comment, jeune homme, vous ne connaissez pas le danger que vous courez ? Sortez ou vous êtes mort !

— Ne craignez rien, dit-il, [7] ceux que vous redoutez ne sont plus. Voici ceux qui les ont tués, en désignant les animaux qui l'accompagnaient.

— Vous êtes donc mon libérateur. Eh bien ! je me rends à vous. Ces brigands, par la force, ils m'avaient volée à mon père, qui est le roi du Portugal.

— Comment ? Vous êtes princesse, sans doute !

— Oh ! Oui. Je le suis. Mon père vous récompensera, soyez-en sûr !

Ils partirent sur le champ pour aller trouver le roi, qui fut bien joyeux de revoir sa fille. Il lui demanda comment il avait pu trouver le bonheur de la revoir.

— Voici mon libérateur, dit-elle, en montrant le jeune homme.

² Lacune due à l'effritement du papier.

³ Lacune du texte : mot restitué par M..

Le roi les maria aussitôt et ils revinrent aussitôt chez la mère du jeune homme qui, jalouse de son enfant, lui creva les yeux pendant son sommeil.

Mais la jeune femme ne l'abandonna pas durant son malheur. Elle le promena partout et le lion lui servait de coursier.

Un jour, étant au bord d'une fontaine, un petit oiseau aveugle vint à y tomber, et, à différentes reprises, se lava les yeux. Et, tout à coup, il recouvra la vue. La jeune femme, s'apercevant de ce miracle, lava aussitôt les yeux de son mari et elle lui rendit la vue, joyeux d'avoir retrouvé la lumière.

La jeune femme fit aussitôt part de cette merveilleuse nouvelle à son père. Et le roi, en cet honneur, ordonna la revue des troupes, mais le chef de bataillon de la Légion étrangère, sachant que le jeune prince était aveugle vint avec ses hommes en différentes tenues. Il y amena même ses cuirassiers dans leur dégoûtante tenue. Mais le roi fut très irrité de cette insolence. Il fit mettre ce commandant aux arrêts et le jeune homme, en voyant prononcer son nom, reconnut son père. Il demanda grâce pour lui et il l'obtint.

Et ils se reconnurent et il raconta à son père toutes les peines que sa mère lui avait faites. Et alors le père ordonna à ses soldats le pillage et le viol. Quand cela fut fait, il établit un cordon de soldats autour et il fit mettre le feu.

Ainsi périt cette malheureuse.

Fin.

Écrit le 4-5⁴ décembre 1881 par Joachim Piffaut⁵, à Champlemy, s.a.i. dans une lettre adressée à Millien⁶. Titre original. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Piffaut/1(1-9).

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 3, version B, p. 487-488.

⁴ En-tête datée du 4 et signature du 5.

⁵ Deux homonymes à Champlemy, l'un né le 02/03/1836, l'autre le 28/01/1844.

⁶ La lettre commence ainsi/ : Voici ce que je peux vous donner sur le *Petit ruban rouge et se termine* : Je suis, Monsieur Achille Millien, votre très humble et obéissant serviteur.